

« O Carillon ! je te revois encore,  
Non plus, hélas ! comme en ces jours bénis  
Où dans tes murs la trompette sonore  
Pour te sauver nous avait réunis.  
Je viens à toi, quand mon âme succombe  
Et sent déjà son courage faiblir.  
Oui, près de toi, venant chercher ma tombe,  
Pour mon drapeau, je viens ici mourir.

» Mes compagnons, d'une vaine espérance,  
Berçant encor leurs cœurs toujours français,  
Les yeux tournés du côté de la France,  
Diront souvent : reviendront-ils jamais ?  
L'illusion consolera leur vie ;  
Moi, sans espoir, quand mes jours vont finir,  
Et sans entendre une parole amie,  
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

» Cet étendard qu'au grand jour des batailles  
Noble Montcalm, tu plaças dans ta main,  
Cet étendard qu'aux portes de Versailles,  
Naguère, hélas ! je déployais en vain,  
Je le remets aux champs où de ta gloire  
Vivra toujours l'immortel souvenir,  
Et, dans ma tombe, emportant ta mémoire,  
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

» Qu'ils sont heureux ceux qui, dans la mêlée,  
Près de Lévis moururent en soldats !  
En expirant, leur âme consolée  
Voyait la gloire adoucir leur trépas,  
Vous qui dormez dans votre froide bière,  
Vous que j'implore à mon dernier soupir,  
Réveillez-vous, apportant ma bannière,  
Sur vos tombeaux, je viens ici mourir. »

A quelques jours de là, passant sur la colline,  
A l'heure où le soleil à l'horizon s'incline.  
Des paysans trouvaient un cadavre glacé,  
Couvert d'un drapeau blanc. Dans sa dernière étreinte,  
Il pressait sur son cœur cette relique sainte,  
Qui nous redit encor la gloire du passé.